

ROBERTO J. PAYRO
Capuche d'été

Depuis des mois, on ne parlait à Pago Chico que des vols de bétail, dont étaient victimes tous les éleveurs de la contrée sauf, naturellement, ceux qui géraient la commune, ceux qui étaient bien placés sur l'échelle politique officielle et les séides les plus en vue des uns et des autres.

La célèbre pharmacie de Silvestre était le centre obligé de tous les commentaires plus ardents et plus indignés que de coutume car il ne s'agissait plus uniquement de principes patriotiques : la bourse de chacun entraînait en jeu, et de mauvaise façon.

L'après-midi et la soirée, toute l'« *opposition* » défilait devant les globes de couleur de la vitrine et la reluisante balance du comptoir pour s'engouffrer dans l'arrière-boutique et donner son opinion sur les événements du jour.

- *Cette nuit, ils ont volé à don Méliton un cheval de race.*
- *Ils ont pris à Mendez un troupeau de cinquante brebis Lincoln.*
- *Fernandez s'est trouvé ce*

matin avec quinze petits veaux de moins dans le troupeau qu'il préparait.

- *Le commissaire Barraba est sorti de bon matin avec deux gardes et un caporal pour faire une tournée.*

Ici éclataient des rires étouffés d'expressifs haussements d'épaules, des clins d'yeux malicieux et accusateurs.

- *C'est lui le chef de la bande – murmurait Silvestre, affectant un ton froid.*

- *Hum ! – appuyait Viera, le directeur du journal **La Pampa**, en agitant la tête avec découragement. – On a vu des choses pires, ce n'est pas du pur froment que cet homme ...*

- *Lui ! – criait don Ignacio, autre chef d'opposition. – C'est un peigne qui ne laisse pas une pellicule. Et comme il fait sa pelote ! Il n'y a pas longtemps, il s'est acheté la maison où il habite ; à présent il a loué une propriété près du ruisseau ... D'où tire-t-il l'argent de tant de messes ? Il ne connaît rien aux affaires, la subvention de la municipalité n'est rien du tout, et les cinq ou*

six gardiens dont il mange la solde n'ont rien à voir dans ce miracle.

Les autres groupes d'indépendants et d'opposants développaient le même thème et partageaient la même opinion : le grand voleur, qu'on le prouve ou non, c'était indubitablement le commissaire Barraba. Qui sait ? Peut-être avec la complicité d'autres fonctionnaires ? En tous cas avec leur complaisance. « *La corruption du pouvoir* – comme disait ***La Pampa*** – *est si contagieuse que lorsqu'elle envahit un corps, elle n'en laisse pas un seul membre sain, et ensuite, elle continue à se transmettre alentour, de sorte que tous en restent infestés, s'ils n'y prennent garde. »*

Cependant le scandale et l'indignation publique allaient croissant. Ce n'était plus seulement ***La Pampa*** qui révélait et condamnait les vols de bestiaux en décrivant Pago Chico comme une caverne de brigands ; les journaux de la capitale, informés par la partie intéressée, commencèrent aussi à jeter le cri d'alarme,

épouvantés de ce que de telles choses arrivassent dans « *la première des provinces argentines* », tandis que le gouvernement, appelé à veiller sur les intérêts généraux, faisait la sourde oreille à la clameur grandissante des victimes, devenant ainsi complice et fomentateur de bandits.

Quoique les hautes sphères continuassent à ne se point troubler, aveugles comme des taupes et muettes comme les pierres, Barraba commença à s'inquiéter.

- *Il faut faire quelque chose* – disait-il, en multipliant ses inutiles sorties en quête de voleurs et de vagabonds, gêné par les sourires ironiques et les gestes moqueurs auxquels les voisins se risquaient déjà, en le regardant passer.
- *Oui* – pérorait don Ignacio, un soir dans l'arrière-boutique –, *n'importe qui vole les bestiaux, tous nous en volons, comment le nier ? Mes péons eux-mêmes me planteront là demain et me voleront mon bien : mais pas tant qu'ils seront chez moi, parce que cela leur paraîtrait par*

trop mesquin et vil. Le voisin vole son voisin, l'occasion fait le larron. Un passant vole, sans mauvaise intention, dans la campagne, s'il a faim, s'il est tout seul et s'il a envie de manger une langue de vache ou un joli petit rôti d'agneau ... Et le fainéant qui vit « avec autorisation » dans le petit rancho qui se dresse au coin de son champ, et qui, avec quatre ou cinq vaches, a de la viande fraîche toute sa vie, et avec un petit troupeau de quarante ou cinquante brebis vend presque plus de laine et plus de cuir que vous ? ... Et savez-vous pourquoi il a des animaux ? Bah ! s'ils lui donnent du travail !... Il a des animaux pour avoir droit aux marques et aux signes par lesquels il s'approprie tout ce qui lui tombe sous la main !... Et il y a aussi l'alcalde qui vole, l'alcalde qui commence à être une autorité et qui n'a pas peur d'être puni... Et par conséquent, les autres autorités ...

- Mais c'est la Sierra Morena ! - s'écria le docteur Perez y Cueto, exagérant encore son accent espagnol.- Et le gouvernement de

la province devrait ...

- *Je l'ai déjà dit – interrompit don Ignacio – ; le gouvernement n'a pas de meilleur soutien que le voleur de bétail professionnel ou amateur. Ce sont ses premiers partisans ; ceux qui élisent les électeurs, les députés, les conseillers ; ceux qui soutiennent, d'accord avec les gardes, l'autorité de la contrée et, par conséquent, le gouvernement lui-même. Et, pour les payer, le gouvernement les laisse vivre, c'est naturel ! En temps d'élection, il leur fait donner de l'argent, mais comme ça ne peut pas durer toute l'année, il se contente de les laisser faire quand ils recommencent à voler ...*

Tous approuvèrent. Le Docteur Perez y Cueto était resté méditatif. Tout à coup il leva la tête et dit avec emphase, en appuyant sur ses paroles :

- *Cette espèce de complicité avec le brigandage finit par transformer ce dernier en une tendance spontanée et générale, et doit avoir – et a sans doute – son explication biologique. Mais laquelle ? Serait-ce de l'atavisme ? S'agirait-il, en ce*

cas, d'une réapparition, modifiée, des habitudes des conquérants et des premiers habitants, accoutumés à considérer comme leur bien propre tout ce qui les entourait, par le droit des armes et même par le droit divin ? L'héritage moral de ce pays n'est indubitablement ni le respect de la propriété, ni l'amour du travail ...

Un silence profond accueillit ces paroles que personne n'avait bien comprises et le docteur Perez y Cueto souhaita le bonsoir et sortit pour courir les répéter à Viera, désirant qu'elles ne se perdissent point ... Le journaliste les recueillerait dans ***La Pampa*** ...

Un peu après, on vit entrer dans l'arrière-boutique Tortorano, le marchand de ceintures de cuir, qui se frottait les mains et riait comme s'il amenait une joyeuse nouvelle.

- *Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ?* – lui demanda-t-on en chœur.
- *Barraba vient de partir en expédition avec une équipe ...* – s'écria Tortorano. – *Et il y a un instant, il criait dans la pâtisserie Carmine que cette nuit il ne reviendrait pas sans son voleur, mort ou vif ! ...*

Au petit jour, comme il revenait les mains vides – et qui arrêter, en effet, s'il ne s'arrêtait lui-même? –, après avoir passé la nuit dans une ferme lointaine, Barraba vit un homme qui allait à pied, en pleine campagne, chargé d'un fardeau volumineux, et loin de toute habitation. L'individu s'enfonçait dans le brouillard encore épais d'un vallonnement, près du ruisseau à moitié caché par de grandes meules. Barraba, envahi par les soupçons, éperonna son cheval pour l'atteindre. Enfin sa bonne étoile ...

Quand il fut près de lui, il ne put retenir un cri sonore, moitié de colère, moitié de joie :

- *Ah, ça y est tout de même ! Tu es tombé dedans ! ...*

L'homme allait, chargé d'un beau paquet de côtelettes bien grasses et du cuir d'une vache récemment dépecée. Il allait sans doute cacher sa proie dans quelque caverne des bords du ruisseau car, en plein jour, il n'eût guère été prudent de sortir avec cette charge, au vu et au su de qui viendrait à passer là.

En entendant l'exclamation du

commissaire qui se jetait sur lui à bride abattue, il lâcha cuir et côtelettes et tenta de courir se cacher parmi de hautes broussailles qui, près de là, tissaient leur impénétrable épaisseur. Mais Barraba, plus rapide, lui barra la route par une habile volte-face.

- *Ah ! c'était vous – s'écria-t-il en reconnaissant Segundo, pauvre vieux paysan ayant charge de famille qui gagnait sa vie en faisant de petits travaux –. C'était donc vous, indigne canaille, fils de ... Attendez, attendez, dévergondé, larron, bandit ! ...*

Et, faisant tourner le cheval en un cercle étroit autour de Segundo, il le chargea à coups de fouet sur la tête, sur le dos, sur la poitrine, sur la figure ... Baigné de sang, tremblant et humble, l'autre n'arrivait qu'à peine à murmurer :

- *Monsieur le commissaire ! ...
Monsieur le commissaire ! ...*

Les gardes se joignirent au groupe agité et voulurent se mettre aussi de la partie en donnant quelques coups de lasso au pauvre homme pris en flagrant délit.

Mais Barraba, jaloux de ses prérogatives, les fit s'écarter et continua à le fouetter jusqu'à ce que sa garcette, plus que sa main, fût fatiguée.

Segundo avait roulé à terre et soufflait fortement, avec angoisse, mais sans se plaindre. Il avait le corps zébré de raies rouges dans tous les sens, la joue droite coupée par la corde et, de ses narines coulait un filet de sang...

- Allons ! Qu'on le porte en croupe ! Il nous faut arriver de bonne heure pour leur donner une bonne leçon ! Qu'on emporte le cuir aussi ! — cria le commissaire.

Et pressant de ses cuisses le cheval que cette agitation avait excité, il prit au grand galop le chemin de Pago Chaco.

Segundo, se balançant en croupe d'un garde, un nuage sur les yeux, la tête brouillée et les membres moulus, balbutiait :

- Sainte Vierge ! ... Au nom de la Sainte Vierge ! ...

L'agent, énervé par cette douloureuse et monotone litanie, se retourna finalement, furieux :

- *De quoi te plains-tu ? Tu as ce que tu mérites, et rien de plus. Pourquoi voles-tu des bêtes ? ...*

Segundo fit un effort :

- *C'était la première fois ! J'ai trouvé cette malheureuse vache morte. Mandinga, le diable, m'a tenté... Mais c'est bien la première fois ...* – Et, mettant ses mains en croix, il les baisait.

- *Tu t'entendras avec le juge ! Quant à moi, rien à faire ! ... Ne viens pas me raconter des histoires !*

Le soleil commençait à darder ses rayons et à fendre la terre, lorsqu'arrivèrent au commissariat hommes et chevaux baignés de sueur. La nature entière semblait haleter sous les traits de plomb, et le vent du Nord, chargé de sable, brûlait comme le souffle d'un four. Les feuilles des arbres, roussies, craquaient, en s'agitant, comme des morceaux de papier. Pago Chico tout entier était dans ses maisons. Le commissaire, au bureau, recourait à un éventail ; il s'était mis en manches de chemise, et prenait un maté amer dont il affermissait le goût d'un petit coup de genièvre « *à cause de la chaleur* ». Il

était arrivé bien avant son escorte, montée sur d'impossibles « *canassons réformés* », plus mauvais encore par cette température torride.

- *Voilà le prisonnier !* – annonça l'ordonnance en se mettant au garde-à-vous.

— *Bon ! Qu'on lui mette le cuir comme capuche et qu'on le promène sur la place jusqu'à nouvel ordre !* – cria Barraba.

La place était un immense terrain sans un arbre, sans une plante, sans un brin d'herbe ; le soleil y répandait des torrents de feu, comme s'il avait voulu transformer en briques cette terre plane et égale, désolée et stérile.

Le commissaire, sortit en manches de chemise, sa calebasse de maté à la main, pour surveiller l'exécution de son ordre.

Le cuir, frais et mou, fut déplié ; avec un couteau, on y fit, au milieu, une entaille de quelque trente-cinq centimètres de long ... Segundo fut conduit au patio, où l'on effectuait cette opération : c'est à peine s'il pouvait se tenir debout ... On l'obligea à passer la tête

par la fente de cuir, et l'un des agents en lissa avec soin les plis pour l'ajuster au corps.

- *Jolie capuche, bien fraîche pour l'été ! ...* – s'écria Barraba, aimablement.

Ceux qui étaient dans la cour, et surtout le greffier Benito, celui-là « *qui était plus brute qu'une patte de poulain* », applaudirent la plaisanterie de leur supérieur, avec plus ou moins de bruit, selon l'ordre hiérarchique.

Segundo se taisait, sans se rendre compte encore de ce qui allait lui arriver, Par devant et par derrière, la capuche improvisée lui arrivait aux pieds ; des deux côtés, à partir des épaules, elle s'ouvrait comme une espèce de *poncho*.

- *Bon ! En avant, marche !* – commanda le commissaire. – *Et avec une sentinelle ! Qu'il ne s'arrête pas ! S'il s'arrête, un coup de lasso.*

Le vieux sortit en trébuchant, suivi par un garde. Ils traversèrent la rue, arrivèrent sur la place et la promenade commença ... D'abord, les choses n'allèrent pas trop mal. Un ou deux voisins, penchés par hasard à la fenêtre et voyant l'aspect insolite de cet homme vêtu d'une étrange capuche, s'empressèrent de

s'informer de ce dont il s'agissait. La nouvelle se répandit. Portes et fenêtres s'entr'ouvrirent, des têtes d'hommes, de femmes et d'enfants se firent voir. Un instant après, des groupes commencèrent à se former sur les trottoirs qui se trouvaient à l'ombre et des commentaires volèrent de l'un à l'autre :

- *C'est Segundo.*
- *Le pauvre ! Qu'est-ce qu'il a fait ?*
- *Il paraît qu'on l'a pris en train de voler des animaux.*
- *Lui ? Bah ! Il n'en est pas capable !*
- *Un pauvre vieux !*
- *Que veux-tu, l'ami ? La corde se coupe à l'endroit le plus mince.*

Pago Chico tout entier ne tarda pas à se trouver réuni autour de la place et la foule était encore plus nombreuse que le jour de l'ascension aéronautique qui avait raté. Pas un chien ne resta chez lui et, dans l'air ensoleillé, bourdonnait une rumeur de ruche.

La promenade de Segundo durait depuis une heure. Le malheureux avait essayé de s'arrêter une ou deux fois, mais l'active garcette avait fait s'évanouir ses illusions de repos ... La sueur coulait

sur son visage, mélangée avec le sang coagulé qu'elle dissolvait ; ses jambes fléchissaient et il commençait à se sentir serré dans cette capuche de cuir. Le cuir, en effet, en se séchant rapidement au soleil, l'opprimait petit à petit de toutes parts et l'obligeait à raccourcir son pas. Et son interminable voyage continuait au milieu de cette atmosphère de feu, sous les regards de la multitude qui commençait à s'indigner et à laisser entendre des murmures irrités... Déjà trois agents s'étaient succédé, à moitié morts de chaleur ; mais la marche continuait, implacable, et la capuche se faisait plus étroite, gênant tout mouvement, chaque fois plus court, *des* pieds du triste torturé, faisant craquer ses os.

- Assez ! Assez ! – crièrent quelques voix.

- Assez ! Assez ! – répétaient d'autres, de temps en temps.

La foule, saisie, oubliait la chaleur. Segundo avait demandé de l'eau plusieurs fois, d'une voix éteinte et balbutiante de moribond. Un voisin, plus charitable et plus hardi que les autres, lui avait donné à boire. En

relevant la sentinelle, le commissaire ordonna à celui qui allait être de garde :

- *Que personne ne s'approche du prisonnier !*

Au martyr du cuir, qui menaçait déjà de le briser, s'ajouta alors le supplice de la soif ...

Plusieurs personnes autorisées se présentèrent chez Barraba, en lui demandant de faire cesser le supplice. Barraba se mit à rire.

- *De quoi se plaint-il ? Il a une capuche fraîche ... pour l'été ! ... Laissez : ça lui apprendra à voler la viande d'autrui.*

- *Mais, Monsieur le Commissaire, le pauvre va mourir de fièvre maligne – suppliait-on.*

- *Allons bon ! D'où sort cette histoire?... N'alliez-vous pas vous-mêmes, disant qu'il fallait leur donner un châtement exemplaire, à ces voleurs de bétail ?*

- *Segundo est un malheureux et ...*

- *Il n'y a pas de malheureux qui tienne !*

- *Et nous croyons que le juge est celui qui ...*

- *Assez ! Qu'on se taise. C'est moi qui commande ici. Pour qui me prenez-vous et que vous imaginez-vous ? ...*

Au moment où les personnes compatissantes sortaient du commissariat, Segundo roulait, évanoui, dans la poussière, raide comme un tronc d'arbre, serré dans les tenaces et rudes plis droits du cuir qui pénétraient dans ses chairs. Il avait supporté l'atroce supplice sans pousser un soupir, tant qu'il avait eu des forces pour rester debout ...

Il fallut lui enlever la capuche en la coupant avec un couteau. On l'emmena, presque agonisant, de la place à l'hôpital.

Barraba riait avec les siens au bureau :

- *Capuche d'été ! Comme c'est drôle !
Hein ? Quelle capuche d'été ! ...*

Passage d'un communiqué paru le lendemain dans **Le Justicier**, journal officiel de Pago Chico :

« Le commissaire Barraba a amplement satisfait la vindicte publique et mérité l'applaudissement de tous les honnêtes gens, car la terrible et juste leçon qu'il vient de donner aux voleurs fera cesser pour toujours les vols, quoique certains amis de l'impunité taxent cette leçon de

cruelle et d'arbitraire. Chaque fois que l'on extirpe un vice honteux et néfaste, l'arbitraire qui semble apparent n'est évidemment qu'une bonne action. »

Deux mois après, Segundo passait devant le tribunal de la Sierra Chica : sa famille était dans la misère, mais M. le Commissaire s'achetait une autre maison ...

ROBERTO J. PAYRO

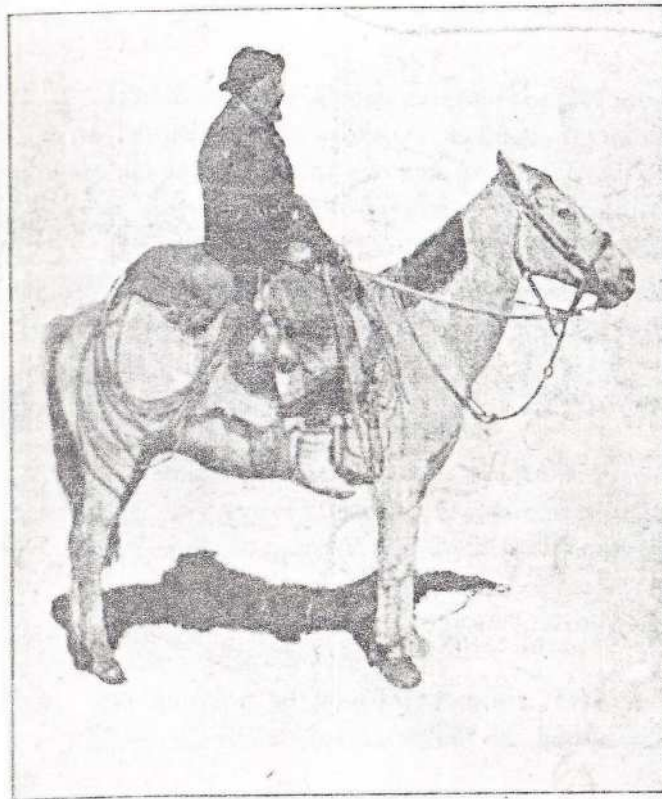
(**N.B.** : traducteur non mentionné ; traduction revue par Bernard GOORDEN)

Le grand journaliste Roberto J. PAYRO a écrit, d'après l'avis presque unanime des critiques de son pays, le meilleur roman argentin, ces ***Amusantes aventures du petit-fils de Jean Moreira*** (traduit en 1946 sous le titre ***Le petit-fils du gaucho***) qui ont l'allure et la malice de certains romans picaresques. Ses contes du terroir, comme celui que nous publions (pages 38-51) sont populaires en Argentine par la vivacité du récit et la fidélité des portraits.

Ventura García Calderón (1925)

RÉCITS
DE LA
VIE AMÉRICAINE

PUBLIÉS PAR VENTURA GARCIA CALDERON



Editions Payot, 294 pages
(anthologie de 21 textes)

« *Capuche d'été* » (« *Poncho de verano* ») sera repris en 1933 dans l'anthologie « **Les conteurs hispano-américains** » de Georges PILLEMENT, futur traducteur du « **Petit-fils du gaucho** ».